

## Essais

---

Numéro 74, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Essais]. *Nuit blanche*, (74), 45–54.

**LE CANADA FRANÇAIS  
ENTRE MYTHE ET UTOPIE**

Roger Bernard

Le Nordir, Ottawa, 1998,  
238 p. ; 26 \$

Roger Bernard est sociologue et professeur à l'Université d'Ottawa. Il publiait il y a dix ans son premier titre : *De Québécois à Ontariois*, devenu un classique de la sociologie de l'Ontario français. Son dernier ouvrage, *Le Canada français : entre mythe et utopie*, regroupe des articles récents parus dans des revues et des collectifs.

La thèse, à laquelle Roger Bernard travaille depuis vingt ans, traduit une vision pessimiste de l'évolution des communautés francophones au Canada, en particulier en ce qui concerne la communauté franco-ontarienne ; en cela, le point de vue de Roger Bernard l'oppose à d'autres sociologues, comme David Welch ou Fernan Carrière, qui postulent le dynamisme et la vitalité d'un Ontario français qui serait, selon eux, en plein essor. Il est vrai que la séparation entre le Québec et les autres communautés francophones canadiennes lors des États généraux du Canada français de 1967 (les Canadiens français se considéraient dorénavant comme des Québécois) avait radicalement forcé ces dernières à redéfinir leur identité, que cette prise en charge nécessaire de leur destin minoritaire a contribué à la vitalité des communautés francophones. Ainsi naissaient par exemple, au début des années 70 en Ontario, le Théâtre du Nouvel-Ontario et les éditions Prise de parole. Or, pour Roger Bernard, cette rupture avec le Québec, conjuguée au retrait de la religion catholique (qui jusque-là avait assuré l'unité linguistique canadienne-française) de la sphère publique a eu pour conséquence perverse d'entraîner graduel-

lement les Canadiens français dans un processus culturel de bilinguisation. Qui plus est, la nouvelle génération francophone aurait « intériorisé » ce bilinguisme, au point où l'anglais serait devenu sa langue première, tandis que la langue maternelle, dévalorisée dans la pratique quotidienne et seulement légitimée par le bilinguisme, ne serait plus en elle-même une valeur fondamentale. « De la bilinguisation de l'univers culturel, nous passons maintenant à la secondarisation de la langue française, dans un processus toujours plus réductionniste. »

Valide ou plutôt alarmiste, la thèse de Roger Bernard ? Impossible de le savoir pour un Québécois. Il faudrait d'abord y vivre, en Acadie, au Manitoba ou en Ontario français. Le sociologue lui-même sait qu'un recul d'encre plusieurs années lui sera nécessaire, ainsi qu'à ses pairs, pour en juger. Pour l'heure, cet ouvrage, clair et rigoureux, d'une lisibilité qui apparaît souvent lumineuse, suscite des interrogations stimulantes et pertinentes pour tous ceux que le fait francophone intéresse.

François Ouellet

**CLARA GUTSCHE  
LA SÉRIE DES COUVENTS**

Sous la dir.

de France Gascon  
Musée d'art de Joliette,  
Joliette, 1998, 85 p. ; 20 \$

La huitième exposition individuelle de la photographe canadienne Clara Gutsche est entièrement consacrée à des portraits de religieuses vivant pour la plupart à l'intérieur de monastères et de couvents québécois. Depuis 1970, Clara Gutsche se spécialise dans la photographie de femmes de tous les âges, et cette belle exposition itinérante, qui ne fait pas exception à sa règle,



Gutsche. On voit par exemple une religieuse tenant dans ses bras une statue de l'Enfant-Jésus comme si c'était une poupée ; plus loin, on découvre des sœurs faisant du ski de randonnée ou s'adonnant à la lecture au scriptorium. Un texte admiratif de France Gascon, directrice du Musée d'art de Joliette, retrace le parcours personnel et professionnel de la photographe. Le travail d'édition et de présentation des œuvres est particulièrement réussi. Il s'agit sûrement d'un des plus beaux ouvrages consacrés à la photographie publiés en 1998.

Il y a quarante ans, nous aurions sans doute regardé de telles photos comme une invitation à la prière, à la vocation religieuse, comme une apologie de la vie monacale. Mais désormais, c'est le caractère insolite et lointain, presque anachronique de cet univers de ferveur religieuse qui étonne d'abord l'observateur.

Yves Laberge

**BAVARDAGES  
D'UN VIEUX PROF AVEC  
SON PETIT-FILS  
UNE RÉVOLUTION NON  
VIOLENTE EN ÉDUCATION**

Constantin Fotinas  
Écosociété, Montréal, 1998,  
276 p. ; 24,95 \$

Que le bilan de nos facultés des sciences de l'éducation soit, au mieux, décevant, on en conviendrait volontiers avec Constantin Fotinas, un de ceux qui les a fréquentées avec le plus de constance et de frustration. Malheureusement, si les critiques que ce pédagogue anticonformiste formule à leur endroit frappent souvent la cible, il en dit lui-même bien peu du « Café-École de quartier » qu'il aimerait substituer au moule actuel. Nous ne savons même pas, à dire vrai, puisque la formule proposée ne semble pas avoir jamais migré hors du campus universitaire, si elle vise à former de meilleure façon les maîtres ou si elle s'adresse au commun des mortels. Dommage, car, à n'en jamais douter, Constantin Fotinas se fait une idée haute-

permet de découvrir des lieux et un choix de vie aujourd'hui méconnus.

Le catalogue de l'exposition « La série des couvents » compte une cinquantaine de photos, dont quelques-unes en couleurs. L'artiste réussit à mettre en valeur la clarté des lieux, l'éclat des objets, dans un grand respect du recueillement des religieuses. L'intelligence des cadrages, la nuance des éclairages, le goût pour l'insolite, la noblesse des personnages caractérisent le style des photographies de Clara



ment respectable et infiniment séduisante de l'éducation.

Comme pour ajouter à l'ambiguïté d'un ouvrage généreux comme pas un, Constantin Fotinas, tout en invitant son lecteur à suivre sa liberté profonde plus que les gourous, parsème ensuite son texte de généralisations abruptes et pourtant fragiles. Et cela, en psychothérapie, en ethnologie, en pédagogie... Partout.

L'essentiel est peut-être acquis quand même. L'auteur est, en effet, redoutablement efficace dans sa charge contre une formation des maîtres qui cafouille et refuse de l'admettre.

Laurent Laplante

### QUÉBEC DE ROC ET DE PIERRES

LA CAPITALE  
EN ARCHITECTURE

Luc Noppen

et Lucie K. Morisset

MultiMondes, Québec /  
Commission de La capitale  
nationale du Québec,  
Québec, 1998,  
150 p. ; 29,95 \$

Voilà un beau livre illustré qui porte sur les immeubles importants de la ville de Québec dont nous reconnaissons parfois les façades familières mais dont nous ignorons souvent le nom et l'histoire. Ouvrage savant mais destiné au grand public, ce livre retrace la vie de Québec, à travers ses bâtiments publics, ses églises, ses résidences, ses manufactures ou usines qui portent la marque et le style caractéristique de l'époque dans laquelle ils ont été construits : l'ancienne École technique, l'Hôpital civique, le Palais Montcalm, la caserne Dalhousie (récemment transformée en studio de théâtre) ou la place de la Gare du Palais (appelée autrefois Gare Union).

Les auteurs présentent l'évolution de l'architecture au Québec et particulièrement dans le Vieux-Québec, notant

les nombreuses influences venues de l'étranger, et soulignant l'importance du caractère administratif de la capitale : le magnifique Hôtel de Ville construit en 1894, auquel fera face l'édifice Price en 1930, ou encore l'hôtel du Parlement et les édifices l'entourant. Le style de l'ouvrage est vivant et clair, il évite le jargon et les détails techniques inutiles et réussit à transmettre beaucoup de renseignements pertinents.

L'ouvrage ne se pose pas en guide du promeneur, comme le très pratique *Vieux-Québec : guide du promeneur, Historique, patrimoine, architecture, curiosités* de Jean-Marie Lebel (Septentrion, 1997). Ici, peu d'adresses des lieux signalés, de parcours, ni de renseignements facilitant le repérage ou une éventuelle visite ; les immeubles privés décrits dans l'ouvrage, s'ils sont parfois inaccessibles, voient leur valeur patrimoniale mise en lumière avec beaucoup de détails, grâce à des croquis, des illustrations d'époque ou des photographies d'une présentation soignée.

Un seul reproche (le plus beau des reproches) : le livre est trop court et les photographies bien petites pour l'appétit des lecteurs.

Yves Laberge

### LA PLUS BELLE HISTOIRE DE L'HOMME

André Langaney,  
Jean Clottes, Jean Guilaine,  
Dominique Simonnet  
Seuil, Paris, 1998,  
183 p. ; 24,95 \$

En lisant cette histoire de l'homme retracée par quatre spécialistes, on a la curieuse impression de connaître la préhistoire avec plus de précision que l'époque présente, tellement les méthodes d'identification et de datation sont précises (carbone 14, etc.) à partir d'os, de pollens et d'autres matières vivantes, car, à propos de notre monde mo-



pement en villages permettra la multiplication de l'espèce : c'est la révolution du néolithique, il y a 12 000 ans.

Une autre transformation, plus extraordinaire, s'est cependant produite il y a quelque 100 000 ans, qui explique et accompagne cette montée de l'homme vers l'autonomie et la diversification essentielle : la découverte du langage à double articulation, des mots et des sens, soit la grammaire. Apparaissent à la même époque et un peu partout dans le monde les peintures rupestres dans l'obscurité des grottes souterraines, peintures de signes rituels de nature chamanique, nouveau langage qui ordonne la relation de l'homme avec un milieu magique et surnaturel. La boucle humaine est ainsi bouclée et c'est là que le mystère commence.

Jean-Claude Dussault

### D'UN DIEU L'AUTRE L'ALTÉRITÉ SUBJECTIVE D'EMMANUEL BOVE

François Ouellet

Nota bene, Québec, 1998,  
266 p. ; 23 \$

derne, les mêmes auteurs deviennent plus circonspects dans leurs projections socio-culturelles, parfois moralisantes.

Mais revenons au paléolithique et au néolithique, car c'est de cela surtout qu'il s'agit dans ce livre exemplaire de méthode et de clarté. L'origine de l'*homo sapiens* remonte donc à quelque 150 000 ans. Il n'aurait réalisé son passage à l'étape humaine qu'en un seul endroit, au nord-est de l'Afrique ou au Moyen-Orient. On décrit ces premiers ancêtres comme des chasseurs-cueilleurs issus d'une seule race aux gènes similaires. Ils vont se répandre et essaimer par petits groupes dans toutes les directions à compter de 100 000 ans avant notre ère et quelque 80 000 ans plus tard, la terre entière est colonisée. Mais cette population encore très restreinte est fragile. Trois enfants sur quatre meurent en bas âge de maladies et de dénutrition. Seule la découverte de l'élevage, de la culture et le regroupement

Si l'œuvre romanesque d'Emmanuel Bove a été saluée à sa juste valeur, aussi bien lors de sa parution, dans les années 20-30, que depuis sa redécouverte, il y a deux décennies, il faut bien admettre avec François Ouellet qu'un sérieux « malentendu » – c'est le titre d'une des nombreuses nouvelles écrites par l'auteur de *Mes amis* – est né de sa réception. Signe des temps ? L'on a surtout voulu identifier les personnages boviens à des ratés, des malchanceux – n'insistons pas sur une approche pseudo-biographique qui va jusqu'à faire de l'auteur le modèle de tous ses « anti-héros » –, la tendance générale étant de ne voir dans l'écriture d'Emmanuel Bove que la noirceur de son encre. Le grand mérite de François Ouellet, outre qu'il est le premier à proposer un essai véritablement critique sur cette œuvre, est d'abord de replacer celle-ci dans son contexte littéraire : à

la lumière de comparaisons pertinentes avec Arland, Malraux, Duhamel, Prévost, entre autres, il montre qu'Emmanuel Bove s'est employé avant tout à exprimer la conscience subjective de ses personnages, lesquels, loin d'être victimes des circonstances extérieures, sont les artisans lucides de leur échec social et affectif ; sous leurs minables oripeaux, ils se veulent des êtres d'exception. Sans qu'il soit possible d'entrer dans la finesse des analyses développées dans cet ouvrage, l'on retiendra cette idée forte qui renverse la prétendue ataraxie des individus boviens en volonté, même impuissante, de dominer autrui : à l'origine de leur marginalisation, volontaire, rôde un complexe de supériorité qui, sur le mode de la technique romanesque, épouse un point de vue exclusivement subjectif. Ainsi le titre, *D'un Dieu l'autre*, trouve sa signification dans l'attitude qui consiste à « tuer le père », à convertir la culpabilité en innocence – et vice versa –, à se prendre pour le maître du monde quand on est l'esclave de soi-même. Une autre grande qualité, et non la moindre, du livre de François Ouellet est d'attirer notre attention sur le travail de *styliste* accompli par Emmanuel Bove, écrivain remarquable pour son art de l'ellipse

et de l'« objectal », pour son ironie subtile et son réalisme subjectif, écrivain moderne donc, au sens flaubertien, et qui, en bonne intelligence, ne devrait plus être pris au piège de ses apparences. Les lecteurs de François Ouellet n'auront plus le droit de ne considérer en Emmanuel Bove qu'un auteur de la série « grise ».

Bruno Curatolo

**LA PASSION DU RÉEL**  
**LA PHILOSOPHIE**  
**DEVANT LES SCIENCES**  
**Laurent-Michel Vacher**  
**Liber, Montréal, 1998,**  
**235 p. ; 26 \$**

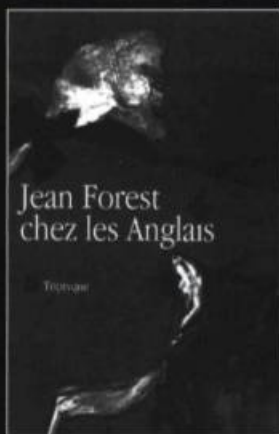
Dans *La passion du réel*, Laurent-Michel Vacher s'interroge sur la manière dont la philosophie en est arrivée à décrocher de la réalité. Dans la tradition philosophique, chez les Grecs et les Romains, il était inconcevable de pratiquer la philosophie si on ne fréquentait d'abord les sciences : les mathématiques, la physique, etc. Or Laurent-Michel Vacher constate que la fin du XIX<sup>e</sup> et surtout le XX<sup>e</sup> siècle ont consacré le divorce entre philosophie et science. Il affirme que les deux disciplines sont devenues concurrentes, puis que la philosophie s'est enfoncée de façon décisive dans l'insignifiance, sinon la fumisterie.



Ces accusations sont graves (pour autant qu'on s'intéresse aux débats philosophiques du siècle). On peut juger de leur caractère par l'extrait suivant qui en exprime l'essentiel : « Il ne fait guère de doute que l'histoire des idées au vingtième siècle retiendra que la relativité a renouvelé profondément notre compréhension de l'espace et du temps, que la théorie quantique a suggéré un fondement probabilitaire de la nature, que la chimie a élaboré une véritable conception moléculaire et électronique du monde matériel, que la biologie a entamé le décryptage de la logique du vivant, pour ne prendre que quelques exemples. Pendant ce temps, les philosophes patentés 'produisaient des concepts' aussi douteux et stériles que la 'mise entre parenthèses' de Husserl,

la 'dualité ontologique de l'ensoi et du pour-soi' de Sartre, le 'retrait de l'Être' de Heidegger ou la 'différance' de Derrida, la 'liberté absolue du Sujet transcendant' de Luc Ferry, pour ne rien dire de la 'ritournelle' de Deleuze et Guattari, et s'attardaient à dissenter sur l'abolition du réel, l'impossibilité de la connaissance vraie de la chose en soi ou la dissolution de tout déterminisme. Le secret de polichinelle de la philosophie moderne, c'est donc que le roi est nu. »

Il y a dans ce réquisitoire toute l'arrogance et la prétention des tenants des sciences dites exactes ou sciences pures. Pourtant l'auteur est philosophe, il enseigne sa discipline au collège Ahuntsic. Le philosophe a fait ses devoirs cependant, se dotant d'une réelle culture scientifique, et il cherche à montrer en quoi le discours scientifique est le meilleur outil disponible à ce jour pour appréhender la réalité. Pour le bénéfice de son argumentation, il trace un panorama des avancées les plus récentes en mathématiques, en physique, en génétique, en neurosciences, etc. S'il est impossible de rendre compte ici de ce travail, disons seulement que la démonstration est bien faite, qu'elle est accessible au profane, et surtout qu'elle est largement convaincante. Laurent-Michel Vacher



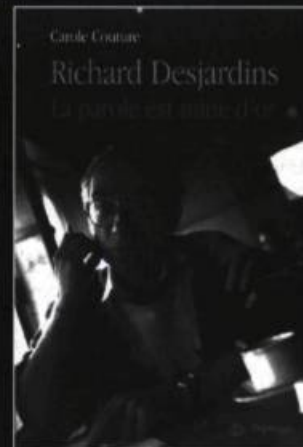
récit, 163 p., 18 \$

Est-il possible, quand on est né rue de la Roche à Montréal, dans un quartier farouchement francophone, à deux pas du boulevard Saint-Joseph, de prétendre avoir vu le jour chez les Anglais? Oh oui! Le mont Royal, et donc Westmount, si orgueilleux, si insolent, n'est-il pas là, à quelques coins de rue?

Lise Blouin  
**MASCA ou Édith. Clara et les autres**  
 roman, 250 p., 19 \$



 **Triptyque**  
 www.generation.net/tripty



essai, 197 p., 20 \$

Un essai très vivant et très bien documenté sur l'auteur-compositeur-interprète du Québec actuel. Poète ou chanteur populaire, à qui s'adresse donc Richard Desjardins?



ne prétend pas que les sciences expliquent toute la réalité, de nombreuses questions restent en suspens et pas des moindres, mais il arrive à montrer que les sciences peuvent expliquer de larges pans du monde, beaucoup plus en fait que la philosophie. Cela ne fait pas de doute. Malgré les limites de l'approche scientifique soulignées par le philosophe, on ne peut s'empêcher de penser que l'admiration qu'il éprouve pour le savant lui a joué un tour et que, s'il est parvenu à appréhender l'essentiel des acquis de la science en terme d'explication du monde, il n'est pas arrivé à partager la distance critique et la modestie que seule la pratique de la science confère. S'il est une chose que les savants savent en cette fin de siècle, c'est à quel point la complexité du monde dépasse toujours et ontologiquement la capacité d'explication de la démarche scientifique, malgré ses fascinantes découvertes. Et cela Laurent-Michel Vacher ne semble pas le voir.

Là où il a raison, c'est quand il affirme qu'il reste beaucoup de champ à la philosophie même s'il est effectivement inconcevable de philosopher en ignorant la connaissance du monde apportée par la science... Malgré toutes ses limites.

Robert Beauregard

### STÉPHANE MALLARMÉ L'ABSOLU AU JOUR LE JOUR

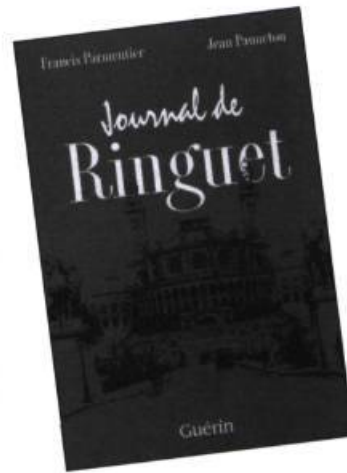
Jean-Luc Steinmetz  
Fayard, Paris, 1998,  
616 p. ; 54,95 \$

Toute biographie doit nécessairement s'établir sur la base de l'empathie de son auteur pour le héros qu'il a choisi. Celui-ci n'a pas besoin de s'appeler Thomas Jefferson ou Napoléon. Il peut être moins illustre, comme cette Alice B. Toklas que Gertrude Stein nous a présentée avec tant de

chaleur. Par ailleurs, écrire la vie d'un écrivain n'est possible qu'au biographe qui, positivement ou négativement, glorifie le personnage auquel il a lié une partie de sa vie et dont il a fait ainsi de l'œuvre la source d'une « tension émotive », pour reprendre les mots de Mikhaïl Bakhtine.

C'est un tel amour qui porte le projet de Jean-Luc Steinmetz. En même temps que viennent de paraître, pour commémorer le centenaire de la mort de Stéphane Mallarmé, le premier volume de la nouvelle édition des *Œuvres complètes* dans la « Pléiade » (le somptueux travail de Bertrand Marchal venant compléter sans aucunement l'effacer celui de l'édition en un tome datant déjà de 1945) et plusieurs numéros de revues, voici la première biographie de Mallarmé publiée depuis celle, exemplaire, de l'éditeur de sa correspondance, le grand Henri Mondor. Cet ouvrage deviendra, comme on dit communément, incontournable.

En plus d'offrir une très riche bibliographie, un remarquable appareil de notes et les index essentiels en pareil cas, ce *Stéphane Mallarmé* fournit un tableau généalogique fort complet de la famille du poète et surtout, surtout, scrute avec humilité et respect une vie structurée comme on sait autour d'une seule exigence : écrire *Le Livre*. C'est en partant de cette visée de l'absolu (décliné en *Beauté*, en *Être* ou en *Néant* sonores) que Steinmetz propose de suivre la marche d'un homme s'inventant en même temps que croît son œuvre, intensément *analogique*. Or, que Mallarmé – mort de la gorge... – sollicite, ainsi que le rappelle son nouveau biographe, une « explication orphique de la Terre », ne fait pas de lui l'illuminé hermétique qui nous est encore aujourd'hui présenté dans les manuels de bas étage. Il suffit d'apprécier la sensualité et



l'attention dont il fit intensément preuve pour chasser l'abstraction confortable dans lequel le plongent tant de pudibonds lecteurs. Homme de musique, de chair et de parole, il est l'un de ceux qui appartiennent vraiment à notre humanité culturelle pour en avoir interrogé et magnifié la *Syntaxe*.

Michel Peterson

**JOURNAL DE RINGUET**  
Édition préparée par  
Francis Parmentier  
et Jean Panneton  
Guérin, Montréal, 1998,  
334 p. ; 21,50 \$

Il était temps, grandement temps, que s'effectue un tel travail et que paraisse un tel ouvrage. Qu'un auteur du gabarit de Ringuet soit aujourd'hui oublié ou, au mieux, résumé à *Trente arpents*, voilà qui faisait honte. Seule consolation, la « deuxième vie » que Francis Parmentier et Jean Panneton octroient à Ringuet par la publication annotée de son journal nous est offerte après une minutieuse « mise au point ».

Trois quarts de siècle ont passé, en effet, depuis que le jeune Philippe Panneton, en mal de spécialisation médicale et de ressourcement culturel, a parcouru l'Europe et confié ses impressions à un journal hélas incomplet. Ni Londres ni Paris ne sont en 1920 ce qu'on en voit aujourd'hui. Ni, d'ailleurs, le Québec. Francis Parmentier et Jean Panneton n'en ont que plus de mérite à présenter du jeune Ringuet une image qui

prend en compte le temps écoulé sans pourtant s'y diluer. Ringuet écrit une langue admirable qui vieillit bien. Il tient, en cynique qu'il s'efforce d'être, des propos que réproverait notre frileuse rectitude politique, mais le regard qu'il porte sur toutes choses révèle une culture si étendue que nos modernes les plus éclectiques pourraient la lui envier. Et ses verdicts frappent si juste qu'on rêve d'une résurgence de son cynisme. Merci !

Laurent Laplante

**DIRE LE LIVRE**  
Anne Éloise Cliche  
XYZ, Montréal, 1998,  
243 p. ; 24,95 \$

Dire le livre. Le dire en deux temps. En élaborant d'abord un discours critique (un dit) sur des textes littéraires et bibliques. En répondant, en second lieu, d'un réel impératif de dire, impératif d'écrire que commande le plaisir (celui de l'auteur) de la lettre. *Dire le livre* ou plus précisément le *faire*, l'écrire en toutes lettres, douloureux vestige d'un désir toujours déjà déplacé, échappant toujours déjà à sa capture.

L'essai que nous propose Anne Éloise Cliche fait œuvre dans la philosophie moderne, lui empruntant ses thèmes (procès de la représentation comme présence du manque) et ses préoccupations (le livre, l'écriture, la création, Dieu, etc.). Il s'inscrit également, et à plus forte raison, à l'enseignement de la pensée freudienne et lacanienne. Son point de départ (après le désir du *dire*, du *faire*,

celui de l'auteure) est une véritable équation nominale qui comprend, entre autres variables, Kafka, Artaud, l'Évangile, la Bible, Job, la Torah, Freud, Genet, etc. À l'intérieur de rigoureuses analyses littéraires, Anne Élane Cliche confronte des commentaires bibliques et talmudiques avec d'importants textes littéraires et théoriques du XX<sup>e</sup> siècle, découvrant entre eux des correspondances insoupçonnées. Elle redonne à lire les prophètes hébreux « hors de toute croyance et de toute religion », mais dans un contexte idéologique contemporain qui remet en question, majoritairement ici, l'écriture et la lecture. Quel est le sens (pour moi mais aussi pour tous les autres qui écrivent) « de cet impératif d'écrire, de lire, seul ou avec d'autres, impératif de dire les textes à d'autres » ? Sans atteindre de réponses totalement satisfaisantes, *Dire le livre* mène une investigation intense et pertinente, développant dans tous les sens et sous les

points de vue les plus divers, une seule question : pourquoi écrire et lire ?

L'essai D'Anne Élane Cliche rebuttera probablement le non-initié, à moins qu'il n'y consacre une lecture patiente et déterminée ; il devrait intéresser par contre tous ceux qui gravitent autour de la littérature et de l'écriture.

Frédéric Boutin

### LE ROMAN QUÉBÉCOIS ET SES (INTER)DISCOURS ANALYSES SOCIOCRIQUES

Józef Kwaterko

Nota bene, Québec, 1998, 224 p. ; 24 \$

Déjà auteur d'un essai sur le *Roman québécois de 1960 à 1975* (1989), Józef Kwaterko nous propose cette fois une étude centrée sur le concept d'interdiscours qu'il a choisi d'analyser dans l'œuvre romanesque de sept auteurs d'ici. Par (inter)discours, précise-t-il d'entrée de jeu en s'inspirant des notions d'intertextualité et d'intertexte de Michael Riffa-

terre, l'essayiste entend « le discours singulier ou l'ensemble des discours spécifiques et des textes socialement signifiants, insérés plus ou moins manifestement dans la structure textuelle et que l'on retrouve dans sa mémoire à la lecture d'un passage ou d'un segment plus développé du roman ». La parenthèse du titre, continue-t-il, « signale la prégnance du discours romanesque sur ce type de communication avec les discours ambiants ». L'interdiscursivité est à son tour présentée comme « interaction et influence réciproque de différents discours circulant dans une instance sociale donnée, incluant, cela va sans dire, celles-là (sic) qui ont été choisies d'être ou de ne pas être reproduites dans le texte », selon la définition de M.-Pierrette Maluczynski.

Après avoir clarifié ses positions, Józef Kwaterko tente de « saisir ce que le texte absorbe et transforme du social » dans les romans de Jacques Ferron (*La nuit*), Hubert

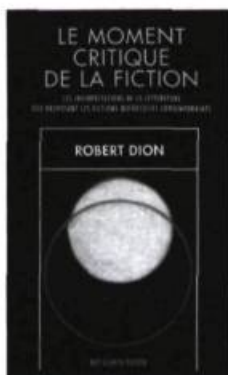
Aquin (*Prochain épisode*), Roch Carrier (*La guerre, yes sir !*), Réjean Ducharme (*L'avalée des avalés, Le nez qui voque, L'hiver de force*), Jacques Godbout (*Salut Galarneau !*), Gérard Bessette (*La commensale*) et Régine Robin (*La Québécoise*). Il met en évidence l'activité interdiscursive de ces textes, qui est de nature historique chez les trois premiers auteurs, et respectivement essayistique, intellectuelle, esthétique-moderniste et interculturelle chez les quatre autres : ce repérage de sens interdiscursifs aboutit à une démonstration plutôt convaincante de la textualisation de différents discours sociaux.

Ceux que la lecture socio-critique intéresse trouveront sans doute leur compte dans ce livre dont plusieurs chapitres, ici « substantiellement retravaillés, modifiés et développés », avaient déjà paru antérieurement dans des ouvrages collectifs et des revues.

Jean-Guy Hudon

# Éditions Nota bene

FÉLICITENT DEUX DE LEURS AUTEURS



GRAND PRIX DE LA RECHERCHE DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC 1998

Robert Dion, professeur à l'Université du Québec à Rimouski, auteur de l'essai *Le moment critique de la fiction* et directeur du collectif *Cahier d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*



Conrad Laforte,

GRAND PRIX DU PATRIMOINE D'EXPRESSION DU QUÉBEC, 1999

Auteur de *Chansons de facture médiévale retrouvées dans la tradition orale*



**LE GOLEM DE L'ÉCRITURE  
DE L'AUTOFICTION  
AU CYBERSOI**  
Régine Robin  
XYZ, Montréal, 1998,  
302 p. ; 27,95 \$

Le nouvel ouvrage de Régine Robin sur la question de l'identitaire s'inscrit dans la lignée de ses travaux antérieurs (*Le roman mémoriel* ; *Le deuil de l'origine*), qui sont étroitement liés aux phénomènes de la postmodernité : dissémination, hétéronymie, mais aussi désir de conserver ses propres traces, de prévenir les pertes du moi. Ce désir, elle l'avait mené à sa réalisation dans son roman *La Québécoise*, désormais incontournable, et dans ses « biofictions », *L'immense fatigue des pierres*. Soulignant la différence à faire entre le soi (caractérisé par la fixité, l'achevé, le stéréotypé) et le moi (soumis au jeu, à l'indécidable, à l'inachevé), Régine Robin part de l'hypothèse que les écrivains sont toujours habités par un fantôme de toute-puissance, et qu'ils ne sont ni eux-mêmes ni personne, qu'ils se multiplient par leurs doubles. Les écrivains brouillent en effet le pacte romanesque et le pacte autobiographique, superposent l'un à l'autre. Ce brouillage est exemplaire chez les auteurs juifs qui ne cessent de se poser des questions sur leur appartenance (langue, culture, histoire, pays). Le fantôme de toute-puissance dont ils sont habités se traduit dans la figure du Golem, statue de glaise créée par le rabbin Lew à Prague, au XVI<sup>e</sup> siècle ; animée par la parole de Dieu, la statue détruit tout sur son passage quand le maître est absent.

L'hypothèse de Régine Robin, elle la vérifie, la confirmant auprès de quelques écrivains juifs, qui servent de paradigmes : Joseph Roth, Romain Gary, Serge Doubrovsky, Philip Roth, ainsi que

de plusieurs artistes contemporains : Ricardo Altmann, Christian Boltanski, Sophie Calle. Ce processus nous mène vers la déréalisation du sujet dans le *Cyberspace*. La démonstration, absolument magistrale, conclut que l'artiste, Golem de l'écriture, souffre de l'absence éternelle du père auquel il se substitue. Héritière de la labilité de l'identité juive, caméléon, palimpseste, sa vie devient une fiction. Comme personne ne sait qui il est, tout devient « pseudo ». Serge Doubrovsky le résume clairement : « Ma vie, je n'ai pas voulu la changer, je l'ai changée contre l'écriture [...], ma vie est mon roman, je suis mon propre personnage. » Comme les romanciers juifs que cite Régine Robin ne sont pas certains de leur existence, ils ont massivement recours à l'autobiographie, à l'auto-fiction, ils inscrivent des noms, des traces. Du coup, leurs textes deviennent aussi transparents que les « installations », souvent jugées hermétiques, dans le domaine des arts visuels. Devient claire également la fascination pour l'écran, ce non-lieu par excellence, sans limites apparemment, où le *cybersoi* se crée à distance, réalité sociale et vérité de fiction à la fois.

Hans-Jürgen Greif

**LE PRESQUE PAYS**  
André d'Allemagne  
Lanctôt, Outremont, 1998,  
99 p. ; 10,95 \$

*Le presque pays* est un bilan politique sévère écrit par un membre fondateur du Rassemblement pour l'indépendance nationale (créé en 1960) déçu par trente ans de tergiversations sur la question nationale québécoise. André d'Allemagne estime que la nation est le cadre normal de la responsabilisation politique et de la



les condamne probablement à devenir une minorité ethnique fondue dans l'amalgame américain, avec peut-être des vestiges de traits culturels pittoresques, comme c'est le cas des Franco-Albertains ou des Cajuns de la Louisiane.

Alain Huot

**LA DÉESSE ET LA  
PANTHÈRE**  
Paule Lebrun  
Du roseau, Montréal, 1998,  
265 p. ; 19,95 \$

Il m'est difficile de parler de façon critique du livre de Paule Lebrun parce bien des questions qu'il aborde se situent à des niveaux différents et que le ton y est la plupart du temps éminemment subjectif ; il privilégie par ailleurs l'aspect spectaculaire et phénoménal de la quête spirituelle.

Curieuse des gens et des lieux, l'auteure nous présente de passionnantes rencontres et sait rendre les paysages, du Nouveau-Mexique notamment, avec une netteté et une concision remarquables. Sur cette mer agitée qu'est le monde, elle décèle les petites vagues porteuses d'espoir qui échappent au courant. Pardessus tout elle raconte ses propres expériences d'ouverture et de dépassement, laissant à l'occasion percer ses doutes, ses peurs, ses colères ou même son dénuement total lors d'une « expérience initiatique ».

Conformément à l'esprit Nouvel Âge du *Guide Ressources*, où parurent de 1986 à 1996 les « chroniques d'Extrême-Occident » réunies ici, Paule Lebrun évoque tout particulièrement les thérapies alternatives et les techniques d'extase et de guérison que l'on retrouve en marge de toutes les traditions, celle des Amérindiens ici.

L'ambiguïté du discours de Paule Lebrun tient peut-être à son manque de clarté par rapport aux principes de base dont elle se réclame. Les références implicites à l'enseignement traditionnel oriental y sont nombreuses ; mais la plupart des sources ou des maîtres

démocratie. Avec ses institutions, notamment l'État, la nation permet à son avis de faire coïncider les libertés individuelles et collectives, par exemple en faisant rempart contre le totalitarisme économique. L'auteur constate combien le Québec possède des attributs d'une communauté nationale (avec entre autres une langue commune, l'enracinement à un territoire et un parcours historique propre), mais combien aussi son aspiration à l'autonomie a été sacrifiée à grands frais à une illusion de sécurité.

D'Allemagne craint que le Québec ne présente le cas le plus réussi de colonisation : une société irresponsable et dépolitisée qui souscrit volontairement à sa dépendance. D'où l'anomie, c'est-à-dire le déficit de vitalité de cette société au taux de suicide effarant, incapable d'intégrer ses immigrants à la culture majoritaire et paralysée par son complexe d'impuissance. Le souverainisme même serait marqué par cette faiblesse, grugé par des revendications de tous bords qui en font pour les électeurs plutôt une affaire de calcul politique que de patriotisme. L'auteur critique d'ailleurs l'associationnisme, qui subordonne encore l'indépendance à l'accord d'Ottawa.

Les derniers chapitres du livre sont ceux dont le pessimisme est le plus prononcé. D'après d'Allemagne, la mollesse du sentiment que les Québécois ont de leur nation



invoqués le sont en vertu d'un syncrétisme moderne dont son maître Rajneesh, qu'elle défend avec beaucoup de mérite, est l'un des représentants les mieux connus. Cette position rend plus hasardeuse toute tentative de discrimination. Les traditions avaient leur utilité : elles offraient un cadre de dialogue à l'intérieur duquel pouvaient se déployer les expériences les plus audacieuses, sans que le néophyte risque de perdre pied dans le monde extérieur. Elles transmettaient également un enseignement métaphysique dont on trouve bien peu de traces dans les articles de Paule Lebrun, qui en regrette pourtant aujourd'hui l'effacement progressif.

Il demeure que le lecteur suivra avec intérêt cette tentative obstinée pour percer l'opacité désespérante du monde.

Jean-Claude Dussault

**LETTRES À UNE  
MUSICIENNE**  
Rainer Maria Rilke  
Maren Sell/Calmann-Lévy,  
Paris, 1998, 213 p. ; 30,95 \$

Le 26 janvier 1914, Rainer Maria Rilke, encore ébranlé par un sentiment de détresse qui s'empara de lui autour de 1910 et qui l'incita à délaisser la psychanalyse, reçoit une lettre d'une obscure pianiste viennoise. Cette musicienne, Magda von Hattingberg – qu'il nommera bientôt « Benvenuta » –, lui témoigne son admiration pour les *Histoires du bon Dieu*, recueil de contes, paru quinze ans plus tôt, dans lequel il célébrait la spiritualité

spontanée des enfants et la présence de Dieu en toutes choses. Une correspondance animée débute aussitôt : en seulement quelques jours, le poète et l'inconnue entrent, sans s'être jamais rencontrés, dans une relation transparente, fondée sur le désir de se dire intégralement à l'autre. Ils s'écrivent plusieurs fois par jour des « lettres-titans », des « monstres », remplies d'ajouts, comme si la relation épistolaire reposait sur la prolongation d'un même souffle refusant de s'interrompre. Or, cette correspondance aura été aussi brève qu'enflammée : elle cessera peu de temps après la rencontre à Berlin de Rilke et Benvenuta, le 25 février 1914.

Au fil des lettres à Benvenuta, le moi rilkeén jaillit et se construit dans la recherche d'une intimité insurpassable, indépendante des apparences. L'autre, l'absent, est un miroir imaginaire, promené sur l'espace privé, surtout intérieur. Un emportement sentimental, presque amoureux, naît de la

distance physique, et l'alchimie du regard poétique transforme cette absence en une présence beaucoup plus pénétrante que la présence réelle, parce que spirituelle, épurée, intouchable. L'interchangeabilité du *vous* et du *tu*, entre lesquels Rilke balance, est significative : le proche et le lointain cohabitent dans cette parole qui est construction de soi dans l'autre. Rilke s'observe dans les yeux de sa destinataire : il évoque ses nombreux voyages, en particulier ses séjours fréquents à Venise, ville où, comme plusieurs de ses contemporains, il allait réfléchir sur la mort ; il se remémore ses œuvres précédentes comme celles de quelqu'un d'autre ; il soulève des questions angoissées et s'emploie à débusquer la composante divine dans la nature, l'art ou l'enfance. La correspondance échangée entre Rilke et Magda von Hattingberg a l'aspect d'un monologue à deux voix ; elle ajoute une note originale à l'œuvre épistolaire de Rilke,

déjà abondante. Une petite contrariété, un agacement pour le lecteur : Magda von Hattingberg, qui en fut l'éditrice, a fait en sorte que certains passages soient supprimés.

Patrick Bergeron

**DES DROITS  
À RECONNAÎTRE  
LES LESBIENNES FACE  
À LA DISCRIMINATION**  
Sous la dir. d'Irène Demczuk  
Remue ménage, Montréal,  
1998, 214 p. ; 19,95 \$

On a beau avoir montré en long et en large combien les rôles sexuels (masculin et féminin) et les traits de comportement qu'ils induisent (masculinité et féminité) se distinguent de l'orientation sexuelle (homo ou hétérosexuelle), l'hétérosexisme et l'homophobie continuent de constituer les discours dominants qui déterminent dans nos cultures les paramètres de l'identité sexuelle et dénie les sentiments vécus par les gais ou les lesbiennes. Pourtant, sans même recourir aux travaux de John Money (réalisés dans les années 50) sur les niveaux de détermination sexuelle, n'est-il pas clair que l'essentiel, pour qu'un individu assume adéquatement son rôle sexuel, demeure avant tout qu'il perçoive positivement le sexe auquel il appartient ?

Sans chercher le *scoop*, l'ouvrage dirigé par Irène Demczuk permet de mettre en lumière les mobiles psychiques et sociaux du silence et de la quasi-invisibilité des lesbiennes. Il aurait été commode de simplement clamer que l'amour saphique reste encore ostracisé alors même que la cause des gais est devenue sympathique aux grandes entreprises de crédit, par exemple. Encore fallait-il démontrer les mécanismes de l'exclusion et chercher à identifier les institutions déterminant comme allant de soi le couple homme-femme. C'est à cette tâche exigeante que s'emploient les auteures des cinq études et des cinq témoignages réunis. Leur intérêt vient de ce que ces textes n'expliquent pas

## La Plume d'Oie

ÉDITION

199, des Pionniers Ouest

Cap-Saint-Ignace (Québec) G0R 1H0

Téléphone et télécopieur : 418-246-3643

E-mail : [laplume@globetrotter.qc.ca](mailto:laplume@globetrotter.qc.ca)

Nous serons présentes  
au Salon du livre de Québec  
Venez rencontrer nos auteurs

*L'écriture et l'édition :  
complicité du domaine culturel*

VOUS ÉCRIVEZ ?

Faites-nous parvenir une copie de votre  
manuscrit pour évaluation littéraire



le mensonge nécessaire dans lequel doivent vivre les lesbiennes par l'hypothèse de leur honte ou de leur malaise existentiel, mais tablent plutôt sur une mise en lumière de leurs conditions objectives de vie en explorant leur statut dans le droit civil québécois, les modèles d'intervention adoptés face à elles dans les organismes sociaux, la discrimination qu'elles subissent en milieu de travail, leurs difficultés en milieu régional et la violence spécifique dont elles sont l'objet. Il s'agit donc de lever la discrimination moins en dénonçant qu'en démontrant les modes de résistance qu'ont développés les femmes qui aiment d'autres femmes. Sans que je partage pour ma part entièrement la thèse de la *naturalité* de l'homosexualité, je dirais qu'elle a du moins l'avantage de nous amener à mettre en question la *clôture* hétéropatriarcale et, de ce fait, de contribuer quelque peu à l'allègement de la misère sexuelle de nos sociétés.

Michel Peterson

**LA MONDIALISATION  
DE LA PAUVRETÉ**  
Michel Chossudovsky  
Écosociété, Montréal, 1998,  
248 p. ; 24,95 \$

**L'INSOUTENABLE  
MISÈRE DU MONDE**  
Sous la dir. de Richard  
Poulin et Pierre Salama  
Vents d'Ouest, Hull, 1998,  
293 p. ; 24,95 \$

On peut croire, suivant en cela l'idéologie néolibérale, que la main invisible du marché commande naturellement l'économie et que l'impuissance souvent affirmée des États à juguler la misère et le chômage est compréhensible. Mais si l'on se penche sur la dynamique réelle de la circulation du capital et sur le rôle central qu'y joue l'endettement

dans le monde, on est bien obligé de constater que l'intervention des organismes internationaux de financement entraîne une *adaptation* des politiques économiques gouvernementales aux exigences des capitaux privés. Ainsi, le FMI et la Banque mondiale fixent pour les divers États non seulement leurs capacités d'accès au financement et les modalités du remboursement de leur dette mais aussi, bien souvent, le cadre de leur développement économique. C'est dans ce contexte que se déploient à une échelle encore jamais vue la pauvreté et le chômage. C'est là l'argument essentiel du livre bien documenté de Michel Chossudovsky.

L'auteur nous montre comment la politique de ces organismes, en imposant la généralisation d'un cadre macro-économique de développement basé sur l'exportation et l'abolition de toute entrave au marché, implique le maintien de réserves nationales de main-d'œuvre et la baisse des coûts salariaux dans les pays du tiers-monde et maintenant, en Europe centrale. Résultats : la dette extérieure ne diminue pas mais augmente ; l'appauvrissement des populations se poursuit et il se crée plutôt des « poches » de privilégiés soutenant la croissance d'une économie de luxe. L'analyse de cas répertoriés sur les cinq continents vient illustrer la démonstration. On constate l'ampleur de la restructuration économique imposée à certains pays et l'impact de la gestion de la dette sur divers conflits politiques. En prime, quelques pages sur le Québec dans lesquelles l'auteur administre une véritable volée de bois vert à l'endroit du Parti québécois et de sa gestion de l'économie, que l'on dit en marge du néolibéralisme.

Ouvrage plutôt académique, *L'insoutenable misère du monde* foisonne d'informa-



tions, chiffres et tableaux nombreux à l'appui. Les auteurs s'attardent d'abord à la définition et à la mesure de la notion de pauvreté puis à l'analyse de diverses situations exemplaires, notamment celles de l'Amérique latine et du Mexique. Ce travail collectif constitue un complément avancé au livre de Michel Chossudovsky ; il s'adresse avant tout à un public spécialisé.

Daniel Dompierre

**L'INTRAPSYCHIQUE  
ET L'INTERSUBJECTIF  
EN PSYCHANALYSE  
PULSIONS  
ET RELATIONS D'OBJETS**  
André Green  
Lanctôt, Outremont, 1998,  
91 p. ; 12,95 \$

Fruit d'une conférence prononcée en avril 1996 à la Société psychanalytique de Montréal, cette plaquette d'André Green constitue un prolongement des hypothèses qu'il avait mises en place dans les années 80 et présentées dans *La folie privée* (1990). Toujours en vue de l'horizon clinique, il s'agit d'interroger la dichotomie théorique intrapsychique/intersubjectif, autrement dit les pulsions – ici considérées sous l'angle économique, c'est-à-dire comme le résultat d'un travail – et les relations d'objet –, celui-ci étant pour sa part conçu, non comme un simple référent externe au sujet, mais comme le « révélateur de la pulsion », révélateur toujours multiple et polysémantique.

Cherchant à élaborer une structure pulsion-objet qui tablerait enfin sur ce que l'asymétrie des deux termes a de productif, André Green propose une méditation sur l'échange analytique, méditation dont une formule de Freud donne le coup d'envoi : « Sur le trajet de la source au but, la pulsion devient psychiquement active. » En simplifiant, on peut dire que la question soulevée est la suivante : pourquoi la pulsion passe-t-elle du corps, son lieu *naturel* d'attache phénoménologique, au psychisme, siège de l'intention du sujet à l'égard de l'objet qui lui-même doit impérativement réagir à la demande du premier ? De nombreuses réponses peuvent bien sûr être fournies mais je ne crois pas caricaturer en disant que le trajet mis en lumière signe le passage du manque (un besoin à satisfaire) à la création, ce qui explique que la cure ne s'élabore que dans la mesure où l'analyste s'offre en pâture transférentielle sans jamais se faire consommer en acte. Objet construit *parce que* suscitant le désir, il doit veiller à *entendre* la demande *sans jamais la réaliser* pour autrui ou pour soi.

Il y a là une leçon fondamentale qu'auraient avantage à tirer tous les thérapeutes du dimanche – et Dieu sait s'ils pullulent par les temps qui courent – imposant le pseudo-partage du « vécu » aux clients sur qui ils exercent narcissiquement leur pensée magique dans une confusion déontologiquement triste à voir : inévitablement double, le transfert implique à la fois, qu'on le veuille ou non, *et la parole et l'objet*. C'est dans ce cadre que la théorie des pulsions ouvre pour André Green à une métabiologie misant sur le mouvement qui mobilise l'ensemble des forces du soma et de l'esprit. Loin d'être une contrée originelle, la pulsion devient l'élaboration après coup d'une relation au sein de laquelle se déploie le sens culturel et politique de l'expérience analytique.

Michel Peterson